

Pavel Aguilar

Acordeones Anticoloniales, 2022
Carton et bois, vidéo (4'19")
chacun 35 × 20 cm

Le voyage fascinant et la popularité éblouissante de l'accordéon en Amérique latine trouvent leur origine dans les courants de migration et d'interaction culturelle. Né en Allemagne au XIXe siècle et répandu dans toute l'Europe, l'instrument s'est frayé un chemin jusqu'en Amérique latine entre les mains des populations migrantes. Depuis, il a joué un rôle important dans la fusion de différents rythmes musicaux et a même contribué à la création de nouvelles sonorités.

Dans une vidéo de Pavel Aguilar, l'instrument prend une signification ludique dans le contexte des activités anticoloniales. Le film documente la fabrication d'un accordéon en Allemagne et son importation en Amérique latine. «Qu'advient-il de la signification d'un instrument lorsque ses caractéristiques musicales et son évolution historique se répondent?» Des soufflets d'accordéon colorés, drapés sur le mur, portent des mots et des expressions qui représentent le mouvement anticolonial au sein de l'exposition. Les inscriptions appartiennent aux penseurs latino-américains qui ont été invisibilisés. Aguilar attire notre attention sur l'importance de ces mots et de ces symboles qui représentent la lutte contre l'oppression et la domination. Le champ de recherche de Pavel Aguilar se situe dans le domaine du

postcolonialisme et de la migration. Il explore avec une profonde curiosité le réseau finement tissé de relations et de liens qui naissent de l'histoire et de la géographie d'un territoire, ainsi que de l'humanité qui l'a habité, façonné et fait vivre – que ce soit par la colonisation, les échanges culturels ou, malheureusement, l'exploitation. La représentation visuelle du son apparaît comme un élément central dans l'œuvre d'Aguilar. Par son expressivité, la vibration sonore nous ouvre une fenêtre sur les émotions et les pensées indissociables de la musique et des histoires que l'accordéon charrie.

(Texte de Meryl Kureekal)

(*1989, Tegucigalpa, Honduras) vit et travaille entre le Honduras et Zürich, CH.

Anita Kuratle

Voices (Documenta fifteen), 2023
Coupe papier
720 × 240 cm

La toile blanche est recouverte de lignes noires si denses qu'elles semblent presque former une surface continue. Une paroi saturée de gribouillis chaotiques, illisibles, superposés les uns aux autres. Un murmure visuel. Pourtant, plus on s'y attarde, plus les boucles fines semblent se démêler. On parvient à les déchiffrer par endroits, à distinguer clairement des voix. On s'approche, on zoome, on plonge un peu plus profondément. Un univers de significations se déploie alors: petits dessins, symboles, lettres, notes.

Anita Kuratle collectionne des griffonnages: vieux cahiers, feuilles de tests récupérées dans des papeteries, restes de papier utilisé ou de blocs-notes qui portent la trace de longs appels téléphoniques.

L'artiste traduit ces trouvailles sous une forme tridimensionnelle. Elle a pour cela recours à différents matériaux: papier, céramique, plastique, plâtre. Les écritures, les mouvements et les tempos restent visibles, mis en valeur par les matières. Face à l'œuvre *Voices*, la pluralité des voix, organisées par l'artiste comme une chorale visuelle, résonne dans nos têtes. On pourrait se perdre dans cette paroi riche d'anecdotes et de récits, comme dans une longue conversation téléphonique avec une personne

proche, où l'on passe d'un sujet à l'autre sans même s'en rendre compte.
(Texte de Meret Gläusen)

(*1967 in Kreuzlingen, CH) vit et travaille à Bâle, CH.

Giacomo Santiago Rogado

Room for Intuition, 2023

Technique mixte sur coton

4.50 × 12 m / variabel

Coalescence, 2020

Acrylique et huile sur coton

100 × 70 cm

L'esthétique de Giacomo Rogado est exempte de tout repère spatiotemporel ou objet identifiable. Ses œuvres, pour la plupart des tableaux réalisés dans le cadre d'installations, donnent à voir des silhouettes évocatrices, qui ressemblent à des particules, des liquides, des formes de vie élémentaire ou encore des planètes, des étoiles ou des galaxies. Il en émane un sentiment de contradiction et de transparence, de pénétration et de chevauchement, de consonance et de résonance.

«Laisser de côté le superflu pour trouver l'essentiel»: telle est la devise poétique que nous propose l'artiste. Fidèle à ce principe, Giacomo Rogado ne fait rien d'autre que «simplement peindre». Ici, pas de réflexion préalable, pas de projet et pas de connaissances préfabriquées. Avec sérénité et persévérance, la pratique prend la forme d'un exercice paradoxalement aveugle de la peinture. Dans *Room for Intuition*, l'artiste transpose en partie l'acte de peindre sur les matériaux de ses travaux. Il s'agit de créations originales, qui associent ses propres techniques et font émerger des

combinaisons nouvelles. Les œuvres réalisées par bains de peinture, fruits du hasard et de la composition, impressionnent par leur impact direct. Dans un long processus de séchage, les tissus en coton aspirent la couleur versée goutte à goutte par l'artiste dans des récipients. Le liquide s'épanouit alors sur les étoffes, pour former de superbes silhouettes colorées. Ces travaux sont un dialogue entre impulsion, observation, apparition et réaction.

Giacomo Santiago Rogado mobilise la lumière et l'espace avec une extrême sensibilité. Cet intérêt se traduit non seulement dans ses tableaux, mais également dans la manière dont il choisit de les placer. Émotion, méditation, contemplation: voilà en quelques mots ce qu'inspirent les œuvres de Giacomo Rogado. L'occasion, également, d'appréhender notre propre existence dans l'espace. (Texte de Meryl Kureekal)

(*1979, Luzern, CH) vit et travaille à Bâle (CH) et à Berlin (DE).

Stefan Auf der Maur

Human Legacy, 2019-2023

Huile sur sac plastique

Dimensions variables

Stefan Auf der Maur s'intéresse à un objet du quotidien symbolisant notre société du tout jetable: les sacs en plastique. Légers et transparents, ces objets sont un motif très répandu dans notre environnement. Grâce à ses coups de pinceau rapides et précis, l'artiste donne une nouvelle vie à ce matériau souvent jeté négligemment. Les animaux font également partie des sujets de prédilection de son œuvre picturale multidimensionnelle.

En 2018, lors d'un séjour de travail au Panama, l'artiste a l'idée d'une série d'images d'oiseaux. Il peint alors de fascinants volatiles aux tons chatoyants sur de fins sacs en plastique, souvent aux couleurs vives. Ce support sert non seulement de lien visuel avec sa thématique «Habitants de l'air», mais évoque également le caractère éphémère et la possible extinction de nombreuses espèces d'oiseaux menacées par l'activité humaine. Les déchets, la négligence envers la nature et le changement climatique sont autant de thèmes qui résonnent ici. L'œuvre picturale de Stefan Auf der Maur révèle la fragilité de l'environnement et explore les interactions entre l'humain et son milieu. Pour ce faire, l'artiste recourt souvent à la peinture à l'huile, mais aussi à des techniques plastiques et au dessin. (Texte de Meryl Kureekal)

(*1979, Luzern CH) vit et travaille à Bonn, DE.

Florina Leinß

pic190.23 double douse, 2023

Graphite sur mur

Dimensions variables

Dans ses œuvres, Florina Leinß développe un jeu avec divers matériaux. Chaque matière choisie joue un rôle décisif, qu'il s'agisse de vernis, de graphite, de peinture à l'huile ou de peinture à dispersion. Chacune d'elles apporte une texture particulière et évoque différents ressentis visuels. L'artiste s'intéresse particulièrement à l'interaction entre le matériau et sa perception par celui ou celle qui l'observe.

Au cours du processus créatif, l'intuition est un moteur essentiel. La rationalité n'est pas pour autant laissée de côté, mais elle côtoie l'action spontanée et la réaction émotionnelle, dans un mouvement à la fois mystérieusement abstrait et singulièrement familier. L'œuvre *pic179.21transient* est le fruit de cette approche: on y voit de grandes lignes s'étirer sur le mur. Le geste qui se dévoile ici compte parmi les fondamentaux du riche répertoire de l'artiste. Des formes abstraites, entre dessin et peinture, façonnent une esthétique unique, étroitement liée à un univers de couleurs particulier sur lequel l'artiste s'appuie pour imaginer de nouvelles combinaisons dans ses tableaux et ses installations.

La nature temporaire de ses travaux muraux au terme de l'exposition fait écho au caractère éphémère de sa création artistique.

Ainsi, dans le cadre de son travail pour le Kunsthau Baselland, elle a utilisé de la poudre de graphite, qui produit une surface d'un gris argenté scintillant. Cette œuvre a vu le jour dans l'interaction entre deux dessins numériques, qui ont été influencés et inspirés l'un par l'autre. Pour quelques semaines, elle sera indissociable des murs et de l'espace du Kunsthau Baselland, agissant comme une empreinte transformatrice. (Texte de Meryl Kureekal)

(*1984, Freudenstadt, DE) vit et travaille à Stuttgart, DE.

Laura Mietrup et Robin Michel

Basement Hum, 2022

Carton, bois, dispersion, tubes PVC, Arduino, ventilateurs, aimants de levage, bouteilles, cithare, mélodica
Dimensions variables

Dans l'œuvre *Basement Hum*, Laura Mietrup et Robin Michel présentent des sculptures sonores inspirées par le bruissement des gaines électriques et de ventilation. Les sculptures sont reliées entre elles par un système de tuyaux qui court dans l'espace en formant un dessin et en transportant dans le même temps les sons des sculptures. Ces bruits sont produits par des dispositifs électromécaniques: par exemple, des ventilateurs soufflant sur des bouteilles en verre, de petits moteurs faisant jouer une cithare ou une installation mécanique frappant un bol en métal.

Basement Hum est le fruit d'un intérêt commun pour l'interprétation artistique d'éléments industriels et architecturaux. L'œuvre présente un extrait du travail réalisé sous la forme d'une installation monumentale et rappelle par ailleurs la grande exposition individuelle de Laura Mietrup au Kunsthau Baselland en 2022. (Texte de Meryl Kureekal)

Laura Mietrup (*1987, Rheinfelden, CH) et Robin Michel (*1988, Liestal, CH) vivent et travaillent à Bâle, CH.

Claudia Gutiérrez Marfull

Translucent rocks, 2023

Fil de nylon et tulle
200 × 120 × 12 cm

Déliçates et fragiles, les structures translucides sont fixées à la paroi, superposées les unes aux autres. Les différentes formes s'unissent pour créer un tout. Elles semblent vivantes, on imagine qu'elles pourraient s'étendre, s'échapper peu à peu du mur pour occuper tout l'espace. Claudia Gutierrez Marfull s'intéresse aux non-lieux et aux espaces intermédiaires urbains, souvent ignorés et peu considérés. L'artiste transforme des éléments urbains en état de déliquescence à l'aide de matériaux textiles. Le contraste entre la dureté des objets représentés, et la souplesse ainsi que la texture du tulle et des fils de nylon, est particulièrement frappant dans l'œuvre *Translucent rocks* et transparait jusque dans le titre. Ce travail a vu le jour alors que l'artiste arpente la ville de Bâle, frappée par son état de restructuration permanent: des chantiers et des rues éventrées laissant voir les entrailles de la Terre, les matières brutes, gravats, sable, terres, pierres. La gestuelle contradictoire du travail manuel, entre matériaux encombrants et textiles fluides, trouve un point d'équilibre qui semble naturel dans les œuvres de l'artiste. Claudia Gutierrez Marfull jette ainsi des ponts entre le transitoire et le permanent, entre la délicatesse et la rudesse.

Dans l'espace d'exposition du Kunsthau Baselland, *Translucent rocks* pourrait symboliser à la fois un début et une fin: un souvenir des murs du site actuel et la première pierre, la fondation d'un projet nouveau en train de voir le jour dans le Dreispitz.

(Texte de Meret Glausen)

(*1987, Santiago, CL) vit et travaille à Bâle, CH.

Sara Gassmann

Dreamcity, 2021

Acrylique, encre sur coton
130 × 160cm

Indiana, 2021

Acrylique, encre sur coton
120 × 120 cm

la famiglia, 2021

Acrylique, encre sur coton
130 × 160cm

Hevea, 2021

Acrylique, encre sur coton
140 × 120 cm

Fingers pointing to the sun 8, 2022

céramique émaillée
17 × 28 × 14 cm

Fingers pointing to the sun 6, 2022

céramique émaillée
19 × 43 × 1 cm

Les œuvres de Sara Gassmann émergent dans des couleurs, des formes et des pensées qui se fondent dans une symbiose enchantée. L'artiste explore les limites de la réalisation picturale à travers le dessin, la peinture et la sculpture. Ses œuvres sont un voyage audacieux à travers le royaume des nuances et des formes. Les différents tableaux peuvent se combiner pour former des installations spatiales changeantes. L'important n'est pas seulement de ce qui apparaît sur la toile, mais aussi ce qui se produit dans les espaces intermédiaires, qui entraînent le

public dans une traversée faite de subtiles frictions et de pensées en mouvement. Les combinaisons de coloris sont sensibles et troublantes, et la trace du pinceau est toujours visible, dévoilant le processus, qui repose sur la transparence et le jeu entre les couches.

Les travaux de Sara Gassmann rappellent des motifs familiers, mais elles ne sont pas de simples copies ou imitations. L'artiste incite les visiteur-ses à penser au-delà des limites habituelles et à faire l'expérience de l'art dans ses œuvres – comme dans la syntaxe d'un poème laissant la place à l'interprétation individuelle et au mouvement entre les lignes.

Ainsi, ses créations sont comme des poèmes dans lesquels les mots sont réduits à l'essentiel et parlent un langage unique grâce à leur rythme et à leur sonorité. Ici, il n'existe pas de structure narrative linéaire, mais une place pour la liberté de pensée et la beauté de l'incertain. L'art de Sara Gassmann ne se voit pas seulement, il se ressent et se pense.

(Texte de Meryl Kureekal)

(*1980, Dagmersellen, CH) vit et travaille à Bâle et à Berne, CH.

Amélie Bargetzi

Là où nous sommes, 2019-2020

Film

35'41''

Fos-sur-Mer, Frankreich

Nichée entre le Delta du Rhône et la Camargue, la petite ville provençale de Fos-sur-Mer ne manque ni de charme ni d'infrastructures sportives en extérieur. Depuis les années 1970, elle se situe en outre au cœur de l'une des plus grandes zones industrielles d'Europe: plus de 200 usines ponctuent le paysage autrefois occupé par une nature luxuriante et quelque 80 000 personnes y travaillent quotidiennement. Le rapport de la population à cette industrie est paradoxal. Si les usines sont synonymes d'emploi et de revenus pour la région, elles détruisent cependant l'environnement, polluant l'air et la mer. Sur ce territoire, les maladies chroniques sont nombreuses et la prévalence des cancers atteint un niveau inhabituel.

Dans son film *Là où nous sommes*, Amélie Bargetzi dresse le portrait de la relation entre l'industrie et les habitant-es de Fos-sur-Mer. L'artiste réalise des images, sans porter de jugement. Elle nous donne à entendre deux protagonistes qui illustrent parfaitement l'ambivalence de la population: tandis que les un-es se réjouissent et ne remarquent presque plus les bâtiments, les autres attendent que les industriels s'engagent pour préserver la santé

des salarié-s et l'environnement. Les contrastes sont également esquissés dans les images choisies par Amélie Bargetzi: des enfants jouent sur la plage, à seulement quelques mètres d'immenses citernes servant à stocker du pétrole. Au premier plan, l'ambiance animée d'une fête foraine; en arrière-plan, une gigantesque flamme s'échappe d'une torche dans le ciel. Tout semble paradoxal. À travers son regard discret, mais aiguisé, l'artiste parvient pourtant à réconcilier les deux camps. (Texte de Meret Gläusen)

(*1994, Genf, CH) vit et travaille à Zürich, CH.

Anastasia Pavlou

Me Without U, 2022

Huile, eau, gesso sur toile

200 x 200 cm

Pour Anastasia Pavlou, créer une œuvre d'art revient à faire de l'espace – pour les pensées, les émotions, les projections. D'un côté, l'espace est occupé par les idées de l'artiste. De l'autre, le public peut s'en emparer pour y faire figurer ses propres réflexions et ressentis. La peinture est ici le médium privilégié. L'espace sombre, abyssal, derrière la grande corneille, semble offrir une étendue infinie qui s'y prête à merveille. Dans les différentes couches et nuances de noir, l'immense personnage remplit quasiment toute la toile. L'œuvre Anastasia Pavlou paraît presque lugubre. Le titre, *Me without U*, suggère d'emblée une absence: une personne semble manquer. L'oiseau est lui aussi à la fois présent et absent, il disparaît dans l'obscurité des couches de peinture. Selon l'angle adopté, il ne fait qu'un avec l'arrière-plan. Lorsque l'on distingue clairement une partie de son corps, une autre disparaît. La corneille ne s'offre que fugacement à notre vue, comme une étoile filante que l'on aperçoit du coin de l'œil: si l'on tente de l'observer directement, elle disparaît dans les profondeurs du ciel nocturne. Le volatile semble se comporter de la même façon. Il provoque une émotion. Si l'on cherche à comprendre directement ce que raconte le tableau, l'image

se brouille et semble disparaître. Il ne reste qu'une vague intuition, un écho de ce qui nous paraissait palpable un instant auparavant. L'artiste s'intéresse aux formes de la pensée et des idées: épaisses ou fines, tunnels qui débouchent sur quelque chose ou trous béants nous laissant dans l'infini du vide. Ces morphologies s'inscrivent au cœur de la méthode de travail d'Anastasia Pavlou et prennent souvent corps dans des aspects formels de ses œuvres. L'artiste est rapide et foisonnante. Elle alterne des phases de travail intensives et de longues périodes d'oisiveté, de réflexion et d'observation. C'est pour cette raison que les espaces intermédiaires l'intéressent tant. Ils offrent en effet suffisamment de liberté pour permettre l'émergence des pensées et des idées, qui seront à leur tour mises en forme sous les traits du pinceau. (Texte de Meret Gläusen)

(*1993, Athen, GR) vit et travaille à Bâle, CH et à Athènes, GR.

Dadi Wirz

86 Rivers, 2020–2021

Dessins au crayon de couleur sur carton
chacun 28 × 15 cm

Un fleuve est sans cesse en mouvement. L'eau s'écoule sans relâche, se fraie un chemin et traverse une multitude de lieux au cours de son voyage vers la mer. Cette mobilité permanente pourrait être une métaphore de l'artiste Dadi Wirz lui-même.

Né en 1931 en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Dadi Wirz passe son enfance et sa jeunesse à voyager aux côtés de son père, chercheur, vers d'innombrables destinations dans le Pacifique Sud et revient à plusieurs reprises dans son pays de naissance à l'âge adulte. Sa carrière d'artiste le mène d'abord au Maroc, puis au Portugal et en Angleterre. Il finit par s'installer à Reinach, dans la campagne bâloise.

Dadi Wirz consacre ses travaux à ses nombreux voyages ainsi qu'à la diversité des lieux traversés et habités. *86 Rivers* est un autoportrait composé de tous les cours d'eau que l'artiste a rencontrés au cours de sa longue vie de globe-trotter. L'œuvre peut également être interprétée comme une archive géographique personnelle. Les fleuves puissants comme le Nil y rejoignent des rivières locales comme la Birse, pour former un torrent des souvenirs. Dadi Wirz sélectionne des tronçons des cours d'eau qui se distinguent par leur tracé atypique. Il dessine ces lignes dans

ses notes personnelles, consigne les lieux dans lesquels il s'est rendu et inscrit parfois des coordonnées. Les silhouettes des rivières sont fraisées dans des plaques de métal et rassemblées dans des boîtes de plexiglas, avec les dessins. Émerge ainsi une archive qui ressemble à un journal de bord, une chronique du souvenir au gré de l'eau.

(Texte de Meret Gläuser)

(*1931, Muttens, CH) vit et travaille à Reinach, CH.

Jan Hostettler

Durchsage, 2022

Métal
15 × 5 × 0.2 cm

A, 2022

Bois, métal
78 × 22 × 6 cm

Jan Hostettler intègre à ses travaux des impressions et des trouvailles issues de ses propres recherches, souvent menées à pied, sous forme de longues promenades et de randonnées. L'artiste utilise comme matériau de travail des objets trouvés au gré de ses pérégrinations ainsi que dans des archives, des dépôts de musées ou des successions, et leur donne une nouvelle forme. Il peut par exemple réduire en poudre des sculptures en bois pour fabriquer des pigments qu'il intègre à sa peinture, avant de leur donner une nouvelle présence en les étirant sur la toile. Il déplace des objets prétendument familiers dans des situations et des contextes inhabituels. L'artiste laisse ainsi des traces à la fois visibles et invisibles à travers l'utilisation de matériaux, la contextualisation de lieux et la transformation d'objets. L'œuvre *A* est née d'une hache que l'artiste a trouvée et restaurée. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que l'outil ne peut pas fendre le bois, car il est dépourvu de sa lame tranchante. À la place, il porte la lettre «A», qui rappelle une marque au fer rouge. L'objet joue avec les attentes du public, et dans le même temps,

l'action laisse sa propre marque sur le lieu d'exposition.

L'œuvre métallique *Durchsage* éveille la curiosité des visiteurs. La moitié d'une lame de scie en dépasse. On se demande alors si la découpe se poursuit ou si elle a été interrompue. Le titre joue subtilement avec le langage quotidien et ouvre la voie aux interprétations. Jan Hostettler met en évidence les conséquences, parfois importantes, des petits décalages linguistiques. L'occasion de constater également que même des interventions mineures dans l'espace sont susceptibles de modifier un lieu dans son ensemble.

(Texte de Meryl Kureikal)

(*1988, Solothurn, CH) vit et travaille à Bâle et à Solothurn, CH.

Jonas Beile et Sugano Matsusaki

GMT+9, 2022

Installation vidéo à 1 canal (29'13"), peinture textile et acrylique sur toile chacun 40 × 50 cm

A travers *GMT+9*, Jonas Beile et Sugano Matsusaki dressent un portrait tout en nuances de deux femmes japonaises. Les protagonistes fuient les contraintes sociales de leur pays d'origine pour commencer une vie commune à Berlin. Dans *GMT+9*, le fuseau horaire japonais devient, comme le suggère le titre, une métaphore de cette transition, pas toujours sans heurts, entre les mondes, les cultures et les calculs temporels.

Un moment poignant du film montre l'une des femmes accusant l'autre de régler son corps et son esprit sur l'heure japonaise (GMT+9). Chargée d'émotions, la narration se déroule grâce à un habile montage d'interviews et de récits du point de vue des protagonistes. Jonas Beile et Sugano Matsusaki créent ainsi un cadre fictionnel dans lequel peuvent s'inscrire des pensées inconfortables, peut-être même refoulées – ces pensées que nous gardons souvent cachées.

Même après de nombreuses années passées dans leur nouveau lieu de résidence, ces personnes se sentent toujours étrangères. Apatrides. La notion de liberté dans les métropoles occidentales exige de souligner constamment sa propre identité. Malgré le changement

d'environnement physique, les deux femmes restent fermement ancrées dans leur propre perspective. Leurs rythmes de vie divergent, faisant apparaître plus clairement leurs origines sociales différentes. Les protagonistes partagent avec nous leurs sentiments et mettent en lumière des thèmes tels que la honte, la dissimulation et les défis à relever pour s'épanouir comme elles le souhaitent. Mais l'idéal d'ouverture pèse en permanence sur elles comme une pression inconsciente. En effet, Berlin n'est pas toujours fidèle à son image fantasmée, et la liberté à laquelle aspirent les deux femmes se heurte à la dure réalité de l'affirmation de soi. (Texte de Meryl Kureekal)

Jonas Beile (*1985, Freudenstadt, DE) et Sugano Matsusaki (*1992 Okinawa, JP) vivent et travaillent à Berlin, DE.

Julie Luzoir

La solitude des foules, 2023

Papier

Dimensions variables

Des bandes de papier blanc recouvrent le sol. Elles s'étalent les unes sur les autres, dépassent de la balustrade et envahissent l'espace. Des centaines de petits personnages dessinés s'agitent sur le papier blanc. Beaucoup d'entre eux sont isolés, les interactions sont subtiles et isolées. Ce sont les longues bandes de papier qui les rassemblent, qui les réunissent pour constituer un groupe. Les dessins de Julie Luzoir ont une dimension performative. L'artiste utilise ce médium comme un moyen de créer des liens entre les individus et les expériences collectives. *La solitude des foules* a émergé du sentiment d'isolement généré par la pandémie de coronavirus. Brutalement, de nombreuses personnes se sont retrouvées seules, coupées de leurs contacts sociaux. Une situation illustrée par les innombrables personnages représentés sur les interminables feuilles de papier.

Aujourd'hui, au Kunsthaus Baselland, le travail de Julie Luzoir prend une dimension supplémentaire: au lieu de l'isolement, il symbolise une communauté. Une solidarité qui se manifeste entre nos murs. L'installation est à la fois une rétrospective et une perspective: rétrospective de toutes les artistes et visiteur-ses, de toutes celles et

ceux qui ont soutenu le Kunsthaus Baselland, qui l'ont aidé, qui se sont engagé-es pour l'institution et qui s'y sont investi-es. Perspective d'un grand nouveau départ dans une nouvelle demeure, avec toutes les personnes qui ont cheminé à nos côtés jusqu'à présent. Nous espérons que le Kunsthaus accueillera toujours plus d'histoires et que la foule ne cessera de grandir sur le tapis de papier.

(Texte de Meret Gläuser)

(*1986, Reims, FR) vit et travaille à Strassburg, en France.

Kathrin Siegrist

U (For The Nights Of The Smiling Moons), 2023

Nylon

ca. 6.5 × 6.5 × 4.85 cm

Skizzen, Dokumente & Display, 2023

Matériaux divers

Dimensions variables

Sous le plafond lumineux du Kunsthaus, de douces couleurs pastel se blottissent les unes contre les autres pour former une structure organique. La silhouette peut faire penser à une méduse flottant en apesanteur dans les profondeurs de la mer, les fils suspendus constituant ses tentacules. L'œuvre *U (for the Nights of The Smiling Moons)* a été réalisée en résonance avec *The Nights of the Smiling Moons*, une série de manifestations organisées par l'Institut Kunst Gender Natur de la HGK Basel à la Fondation Beyeler. Dans ce contexte, Kathrin Siegrist a participé à des ateliers et des contributions performatives avec différent-es artistes.

Dans ses travaux, elle explore la pratique de la peinture: cette technique peut-elle s'appliquer à un espace qui ne se limite pas à une surface ou une architecture, mais qui représente un corps? Comment les pigments peuvent-ils se matérialiser dans l'espace? Au Kunsthaus Baselland, l'artiste présente sa méthode de la «peinture active», pensée comme comme un lieu d'intersection intra-actif

et en mouvement. Une sélection d'esquisses, des photographies documentaires d'activations performatives passées ainsi que des croquis complètent l'installation, pour tracer les contours d'une vision globale.

Issus de parachutes de secours légers, mais résistants, les tissus aux couleurs douces sont cousus les uns aux autres et prennent possession des lieux. Dans le même temps, l'œuvre génère elle-même un espace, défini par les fils suspendus. En mettant nos corps en relation avec l'étoffe souple, l'artiste bouleverse les rapports de taille. Siegrist négocie ainsi un nouvel espace, susceptible de redéfinir un processus collectif. L'œuvre offre la possibilité de se rassembler, de se rencontrer, d'expérimenter. En bref, de créer un lieu pour être présent-e.

(Texte de Meret Glausen)

(*1984, Basel, CH) vit et travaille à Bâle, CH.

Matthias Huber

GELB, 2022

Acrylique sur bois

110 × 74cm

OHNE TITEL, 2022

Panneau mural, peinture et acrylique sur bois

92 × 76cm

OHNE TITEL, 2023

Acrylique sur bois

95 × 73cm

OHNE TITEL, 2023

Panneau mural, peinture et acrylique sur bois

140 × 140 cm (2 pieces)

OHNE TITEL, 2023

Carbone activé et acrylique sur bois

117 × 85cm

OHNE TITEL, 2012

Acrylique sur bois

90 × 75cm

OHNE TITEL, 2014

Acrylique sur bois

80 × 60cm

OHNE TITEL, 2023

Carbone activé et acrylique sur bois

85 × 117cm

Les peintures de Matthias Huber ressemblent aux travaux préparatoires réalisés en amont de l'exécution d'une œuvre. L'artiste s'intéresse aux aspects de la recherche picturale. Les sujets peuvent être abstraits, figuratifs, concrets ou s'apparenter à des études de couleurs et de

formes. La recherche de l'image en elle-même et les questions qui accompagnent ce processus deviennent l'essentiel de son travail, interpellent le public et mettent à nu les attentes et les exigences de ce dernier vis-à-vis d'un tableau. L'artiste réalise souvent sur plusieurs œuvres en parallèle, ce qui lui permet de passer facilement de l'une à l'autre. Matthias Huber profite de ces interruptions pour se repencher sur les productions issues de processus ininterrompus, pour les corriger et prendre d'autres directions. Dans son atelier, les images deviennent presque des éléments de construction qu'il ne cesse de réorganiser et d'assembler selon de nouvelles combinaisons – une sorte de système social dans lequel des images prétendent faibles sont portées par des images prétendent fortes et où les œuvres modifient d'elles-mêmes leur rapport de force entre elles au fil du temps. L'ouverture constante à de nouvelles combinaisons, l'expérimentation et la réinterprétation revêtent un aspect ludique, qui se reflète également dans le caractère des images et dans leur présentation: Matthias Huber assemble souvent des groupes d'œuvres de différents formats, accrochées à des clous ou appuyées contre un mur. Grâce à cette mobilité, le jeu est transporté de l'atelier de l'artiste à l'espace d'exposition, où il peut se poursuivre dans l'esprit du public. (Texte de Meret Glausen)

(*1980, Bottmingen, CH) vit et travaille à Bâle, CH.

Noemi Pfister

Ohne Titel, 2021

Le Ali della Libertà, 2021

Omaggio alle Mondine, 2020

Invasione di Locuste, 2023

L'Annunciazione, 2021

Colazione sull'Erba, 2021

Stylo à bille sur papier

chacun 50 × 60 cm (encadré)

Une série de dessins réalisés au stylo bille et au crayon. Le petit format appelle à l'intimité. Il faut observer les œuvres de près pour voir ce qu'elles racontent: les scènes d'animaux pourraient être tirées de fables. Elles nous rappellent des histoires où les protagonistes sont des animaux et servent généralement à illustrer un principe moral. En y regardant de plus près, le présent est perceptible dans certains détails des scènes: les deux enfants sous l'arbre portent des Crocs, la fée des fleurs est chaussée de baskets. Et pourtant, une part d'inconnu occupe chaque image. Le dessin *Omaggio alle Mondine* est daté du 1er mai 2084. Un aperçu d'un futur sombre: d'étranges créatures hybrides, dans l'eau jusqu'aux genoux, ramassent des tiges avec peine, tandis qu'une grenouille accompagne le travail en musique. Le titre de l'œuvre fait référence à un événement du passé: les mondinas étaient des ouvrières qui, à la fin du XIXe siècle, s'adonnaient à l'épuisant travail de récolte du riz dans la plaine italienne du Pô. Noemi Pfister compose des mondes alternatifs, pourtant fondés sur des questions de notre passé et

de notre présent: dans quelles conditions allons-nous vivre, quels travaux devons-nous effectuer? Les frontières entre les espèces seront-elles toujours les mêmes en 2084? Quels types de communautés existeront? L'artiste identifie un lien direct entre la quête humaine du progrès et de la croissance économique, et l'injustice sociale et la modification des systèmes biologiques. Son travail illustre et commente de possibles univers parallèles, similaires au nôtre, mais ayant évolué différemment après avoir pris des tournants alternatifs. (Texte de Meret Gläuser)

(*1991, Locarno, CH) vit et travaille à Allschwil et à Bâle, CH

Paula Santomé

Ecdysis, 2023

Aluminium

chacun 20 × 30 cm et 10 × 15 cm

Depuis longtemps, Paula Santomé explore dans son travail la vision féministe de la femme, en particulier la dichotomie dite de la Madone et de la Putain. Ce concept polarisant opère une distinction entre les femmes «honnêtes», chastes et pures, et les femmes «mauvaises», considérées comme dévergondées et séductrices. Il renforce le patriarcat en récompensant les rôles de genres conventionnels et en punissant les personnes qui remettent en question ce système.

Dans son travail, Paula Santomé montre que différentes cultures à travers le monde considèrent le serpent comme un symbole aux multiples facettes. Chez les Aztèques, il représente la mère suprême, la sagesse et le pouvoir, tandis qu'il est associé au divin en Inde ou encore au cycle éternel de la vie. Dans la culture minoenne, l'association de brosses et de serpents symbolisait le pouvoir féminin. Sur les plaques d'aluminium des œuvres de Santomé, nous apercevons partiellement des motifs ressemblant à des peaux de serpent et leurs fragments. Il semble que les serpents ont été coulés dans un moule, l'artiste utilisant à cet effet la fragilité de l'aluminium.

Dans les textes qu'elle consacre à son œuvre, Paula Santomé souligne que l'histoire culturelle est une histoire de domination. Elle montre comment le

christianisme a contribué à diaboliser l'image du serpent – et, parallèlement, du corps féminin – pour imposer ses règles patriarcales. L'histoire grecque de Méduse est également une métaphore importante. Initialement belle, la divinité fut transformée en «monstre chthonien» par la déesse Athéna après que Poséidon l'ait harcelée. Ses beaux cheveux se transformèrent en serpents et elle devint capable de changer en pierre toutes celles et ceux qui la regardaient, jusqu'à ce qu'elle soit finalement décapitée par Persée. L'ensemble de l'œuvre de Paula Santomé est inspiré du contexte culturel et historique occidental. L'artiste soulève ainsi des questions profondes sur l'identité féminine, l'histoire et la répartition du pouvoir dans la société. (Texte de Meryl Kureekal)

(*1994, Vigo, ES) vit et travaille à Bâle, CH.

Ralph Bürgin

Cold Song, 2023

Huile sur toile
250 × 170 cm

Concerto Giardino, 2023

Huile sur toile
250 × 170 cm

Les toiles de Ralph Bürgin, souvent de grand format, à l'esthétique sommaire et presque monochromes, produisent un effet quasi sculptural. Inspirées de l'art et de la mythologie de l'Antiquité, ces peintures sont une tentative picturale d'associer le motif de Janus (également surnommé «Père de toutes les sources») et l'élément de l'eau, pour créer une sorte de fontaine éternelle. Janus est le dieu romain de toutes les origines, ainsi que des antagonismes, tels que le début et la fin, la création et la destruction, le futur et le passé. Le jet d'eau, reproduit en double ou en miroir, souligne cette symbolique et renvoie indirectement à la force de l'art qui se renouvelle et se nourrit de lui-même. Les visages en bloc des deux fontaines ne sont pas des motifs nouveaux dans l'œuvre de Ralph Bürgin. Ce sont des acteurs passifs qui semblent observer en silence. Bürgin les appelle aussi des «intrus aux bouches fermées». Dans les deux œuvres *Concerto Giardino* et *Cold Song*, les bouches sont cependant entrouvertes. Ce ne sont pas des mots, mais de l'eau qui s'en échappe, s'écoulant de manière inépuisable, incessante – une fontaine éternelle.

L'exposition de l'œuvre de Ralph Bürgin est à la fois belle et profondément savante: une véritable invitation à explorer les multiples facettes de son art.
(Texte de Meryl Kureekal)

(*1980, Basel, CH) vit et travaille à Bâle, CH.

Sergio Rojas Chaves

Green Thumb Syndrome, 2022

Rideaux en bois
Dimensions variables

Green Thumb Syndrome de Sergio Rojas Chaves explore différentes représentations de l'humain dans son rapport à la nature, et plus précisément à la plante d'intérieur. L'artiste a collecté dans des manuels et des magazines lifestyle des photographies mettant en scène la relation entre des personnes et des plantes tropicales cultivées. Dans ce contexte, Rojas Chaves aborde l'ambivalence de notre relation avec ces végétaux, dont la culture remonte au XIXe siècle.

L'entretien des plantes d'intérieur est une pratique profondément enracinée dans l'extractivisme colonial. À cet effet, l'humain a mis au point des normes spécifiques, dans lesquelles la beauté esthétique était souvent mise en avant, indépendamment des besoins réels des plantes. Nombre de ces méthodes sont restées inchangées jusqu'à aujourd'hui et servent à leur donner l'aspect souhaité: souvent soigné, mais néanmoins naturel.

Les images de ces plantes sont appliquées de manière poétique et légère sur des stores en bambou, créant un contraste avec le fond du sujet, vaste et complexe. Rojas Chaves veut ici souligner la possibilité de porter un autre regard sur la nature humaine. Son travail mobilise la faune et la flore pour remettre en question

l'anthropocentrisme, en analysant les relations et les interactions entre les protagonistes. Les expériences personnelles de l'artiste ont une influence constante sur sa création artistique. Originaire du Costa Rica, Rojas Chaves vit en Suisse depuis quatre ans. L'expérience du déracinement s'accompagne toujours de sentiments de nostalgie et d'éloignement. En essayant de s'adapter, Rojas Chaves s'est découvert une profonde empathie pour les plantes qui, de manière métaphorique, font l'expérience d'un discours similaire à celui subi par de nombreuses personnes aujourd'hui, sur la patrie, le déplacement et l'adaptation. (Texte de Meryl Kureekal)

(*1992, San José, CR) vit et travaille à Bâle, CH.

Sophie Heukemes

dark paths, 2023

Céramique avec bougie

29 × 24 × 3 cm

Home, 2023

Céramique avec anneau métallique

34 × 18.5 × 4 cm

Nightflight, 2023

Céramique et métal

25 × 30 × 3 cm

saving them for better times, 2023

Céramique

21 × 18 × 2 cm

Fountain, 2023

Céramique avec anneau métallique

110 × 54 × 3 cm

splish splash, 2023

Céramique avec anneau métallique

34 × 27 × 2 cm

Sophie Heukemes révèle un monde empreint de symboles et de métaphores qui transportent le public dans un récit aux multiples facettes. Ses œuvres sont peuplées d'animaux qui symbolisent les différentes caractéristiques humaines et explorent la nuit noire comme lieu d'incertitude et de mysticisme. L'art d'Heukemes est un miroir de ses pensées, de ses expériences, de ses inquiétudes, de ses peurs et de ses rêves, une tentative de matérialiser et de sonder les profondeurs de son âme.

En s'appuyant sur une imagerie mythologique et sur son propre symbolisme, l'artiste crée des lieux imaginaires qui se situent à mi-chemin entre sa propre réalité et celle des visiteur-ses. La matérialité joue un rôle crucial dans ses œuvres. Le contraste entre l'émail lisse et l'argile rugueuse crée une texture particulière, qui rend les œuvres tangibles et organiques. Chaque pièce étant façonnée à la main, elle conserve sa propre particularité. Plus que de simples impressions visuelles, Sophie Heukemes souhaite transmettre une invitation à toucher l'œuvre pour ressentir la profondeur et la vivacité de la matière.

(Texte de Meryl Kureekal)

(*1999, Mannheim, DE) vit et travaille à Karlsruhe, DE.

Yanik Soland & Marianna Angel SOLAND ANGEL

Rotten Flowers, shiny shoes, 2023

Performance + installation

Éléments de scène (chacun environ 15 × 100 × 30 cm), plaques et conteneurs métalliques, clous, fleurs en plastique, fleurs, miroirs, cloches, instruments fabriqués par l'artiste lui-même, fil de fer, kenzans (outils japonais pour l'ikebana), clavier midi, support de clavier, cônes en plastique, bois, diapason
Dimensions variables

Yanik Soland évolue dans les domaines des arts visuels, de la composition, de l'improvisation, de la curation et de la performance. En tant que compositeur, il a écrit de la musique aussi bien pour le théâtre que pour ses propres ensembles, groupes et projets solo. Il a également créé des bandes sonores pour des vidéos et des performances, ainsi que des pièces radiophoniques, notamment *Going to Switzerland* de Stefanie Müller-Frank, récompensée par un prix.

Ces dernières années, Soland s'est davantage concentré sur la synthèse modulaire, les instruments qu'il a lui-même fabriqués et la composition de musique pour le théâtre et la radio. La collaboration avec sa partenaire Marianna Angel est au centre de son travail artistique. Le duo crée des œuvres sonores captivantes et émouvantes, qui associent avec maestria performance, arts visuels et musique.

Marianna Angel a commencé son voyage dans le monde de la musique avec l'enseignement du piano et de la théorie musicale dès l'âge de 15 ans. En plus de sa formation de pianiste classique, elle se consacre également au jazz et à la composition, ce qui lui a permis de développer un large horizon musical.

Marianna Angel est impliquée dans des projets créatifs de collaboration avec une vidéaste de talent et un orchestre d'improvisation novateur. À l'occasion de la grande clôture des locaux actuels du Kunsthaus Baselland, Yanik Soland et Marianna Angel présenteront pour leur performance des objets de petite taille, principalement composés de fleurs et de miroirs. Petite particularité: certains éléments demeureront dans l'espace d'exposition sous forme d'installations, telle une trace permanente de leur expression artistique.

Les miroirs jouent également un rôle central dans leur travail en tant que supports de communication. Pendant leurs performances, les artistes communiquent sous différents angles et utilisent des inserts musicaux pour créer un lien entre leurs œuvres et le public.

(Texte de Meryl Kureekal)

Yanik Soland (*1990, Bâle, CH) et Marianna Angel (*1992 Bogota, CO) vivent et travaillent à Bâle, CH.

Regionale 24 Concerto finale

26.11.2023

—8.1.2024

Ces 25 dernières années, plus de 1300 artistes de la région et du monde ont contribué à faire de la galerie ce qu'elle est aujourd'hui, avec 193 expositions individuelles et 87 expositions collectives.

La Kunsthaus Baselland est désormais l'un des lieux de référence de la région en matière d'art contemporain, un lieu de production et de médiation artistiques. Notre déménagement de Muttenz à Münchenstein dans le quartier du Dreispitz au printemps 2024 marquera l'avènement d'une nouvelle ère. En guise d'adieu et de remerciement à toutes les personnes impliquées dans cette aventure, nous réunissons les œuvres de 30 artistes à travers les genres, pour investir l'espace aux côtés de performances, travaux sonores et concerts. Nous rendrons ainsi un dernier hommage festif au lieu, et à son histoire. En parallèle, l'artiste Chiara Bersani présentera son œuvre performative dans le cadre d'une exposition individuelle et nous fera l'amitié de se joindre au programme de Regionale.